

LA FORÊT DE SOIGNE

§ 1. — SUR LA LISIÈRE

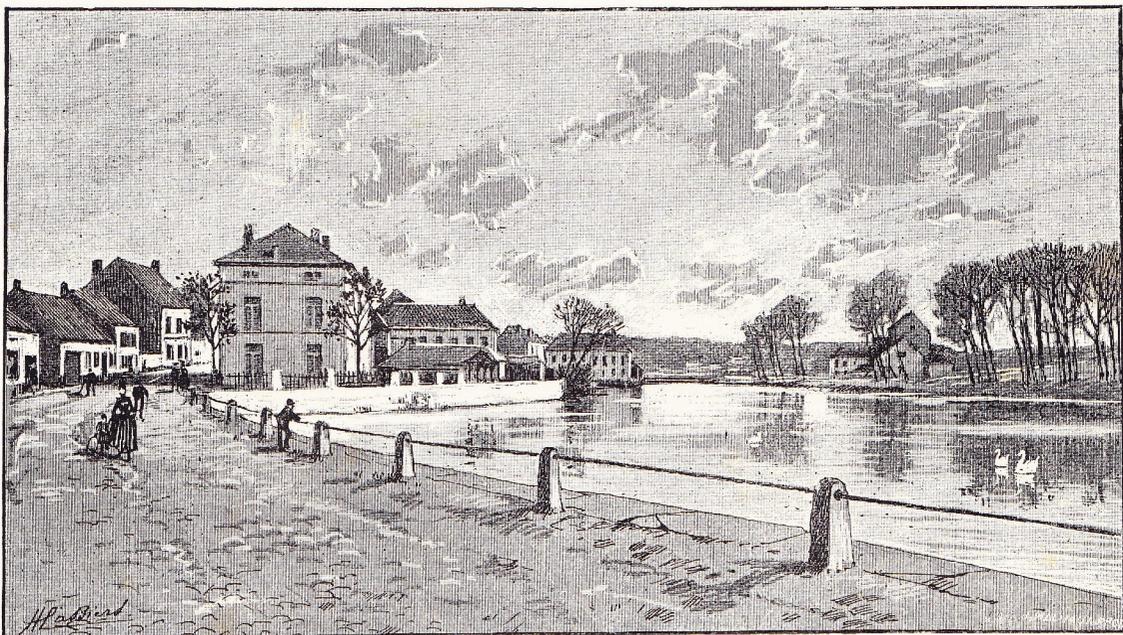
Boitsfort partage avec Uccle le privilège de la villégiature élégante. A peine au sortir de la gare, la rue descendant à la place vous donne, avec ses hauts poteaux téléphoniques et le réseau de fils dirigeant sa toile d'araignée vers Bruxelles, une impression qui n'a rien de la simplicité champêtre.

Les villas et les cottages se pressent et s'étagent de tous côtés; le terrain devenant cher, les jardins se font toujours plus petits, les rues se tracent, des agglomérations denses se forment, et bientôt viendra le moment où, pour aller en villégiature, les habitants de Boitsfort devront se faire construire des villas dans des contrées moins envahies que la leur.

Le vieux Boitsfort longe la chaussée de La Hulpe, il y a là de grands étangs, que domine la forêt, au delà du chemin de fer. Le terrain tourmenté forme plusieurs vallons, dans l'un desquels la Woluwe prend sa source et se dirige vers Auderghem.

En remontant le chemin pour aller au lieu dit : *Ter-Reuken*,

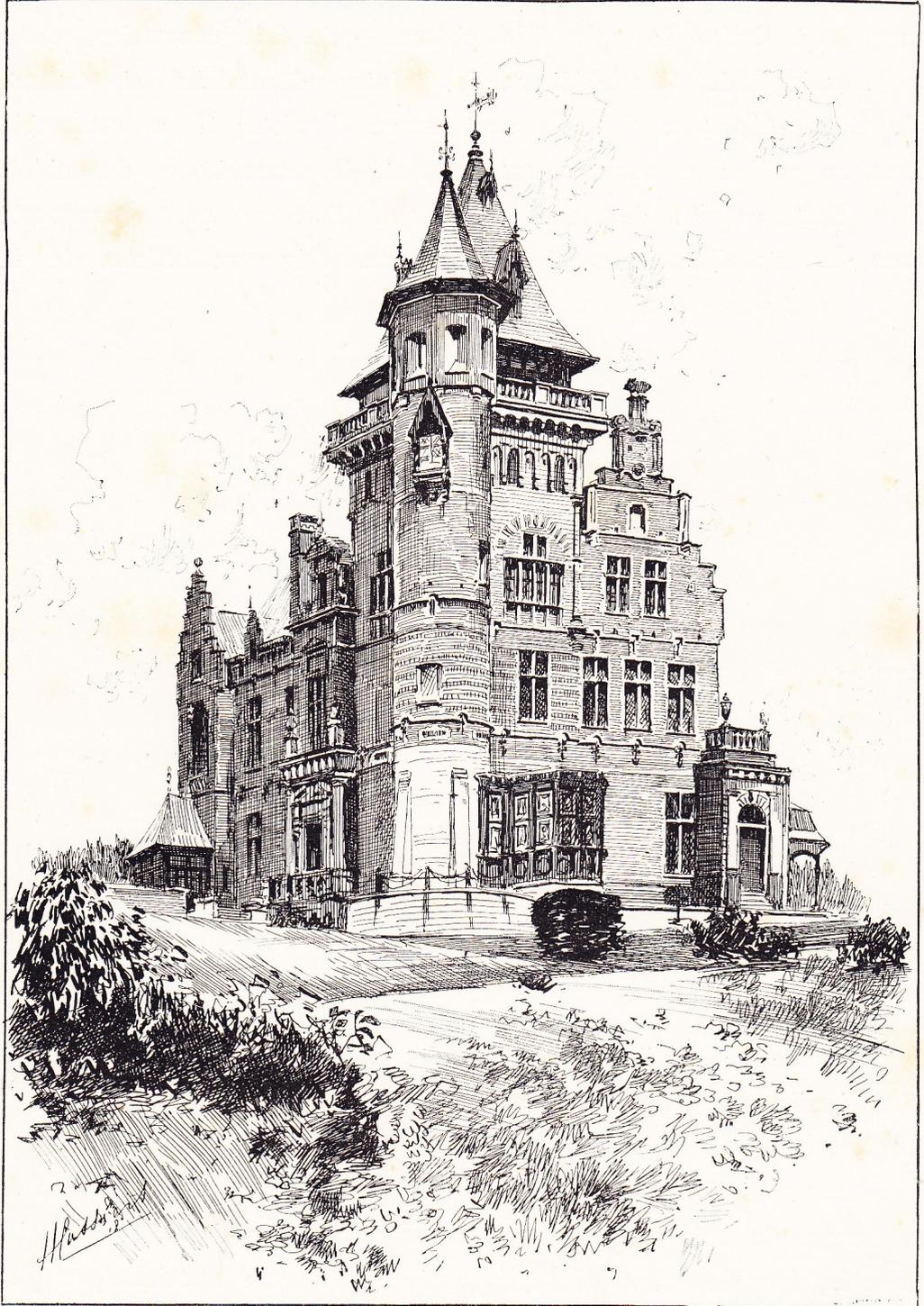
on voit à droite le splendide château qu'a fait construire, orner et meubler M. Charle-Albert, le peintre décorateur si estimé. M. Charle-Albert a fait là une œuvre d'artiste; il a rassemblé dans un milieu amoureusement préparé, des meubles et des objets d'un goût exquis, de telle sorte que l'on se croit transporté dans la véritable demeure d'un de ces seigneurs artistes de la



Étang de Boitsfort.

Renaissance et que l'évocation est complète. L'habitation est entourée d'un jardin magnifique, ce qui ajoute encore au charme qu'elle inspire.

La population de Boitsfort n'avait jadis d'autre industrie que le commerce du bois et la fabrication des balais : on donnait aux habitants le nom de *bessembinders*. Ils avaient une autre spécialité, si j'en crois une vieille chanson de 1604; c'était d'apporter à la ville des « mais » pour les processions :



Villa Charle-Albert, à Boitsfort.

Daer moet ergens een processi gaen,
 Want de boerinnkens van Boitsfort comen aen :
 — Hebde geen mane vandoen?
 — Hier met u meyen, riep de vrouw uyt den schoen,
 Geeft daer om twee blanken en niet meer;
 Telt er my twelf. — Wel, lieven Heer,
 Sulcke mane voor twee blancken!
 Ba neen, hetteken, 'k heb u te bedancken;
 Wille geen twee stuivers gheven?
 Men moet leven en laten leven. —
 Niet een spel meer : daer zyn seven oorden.
 Sa, leght af en maeckt geen woorden (1).

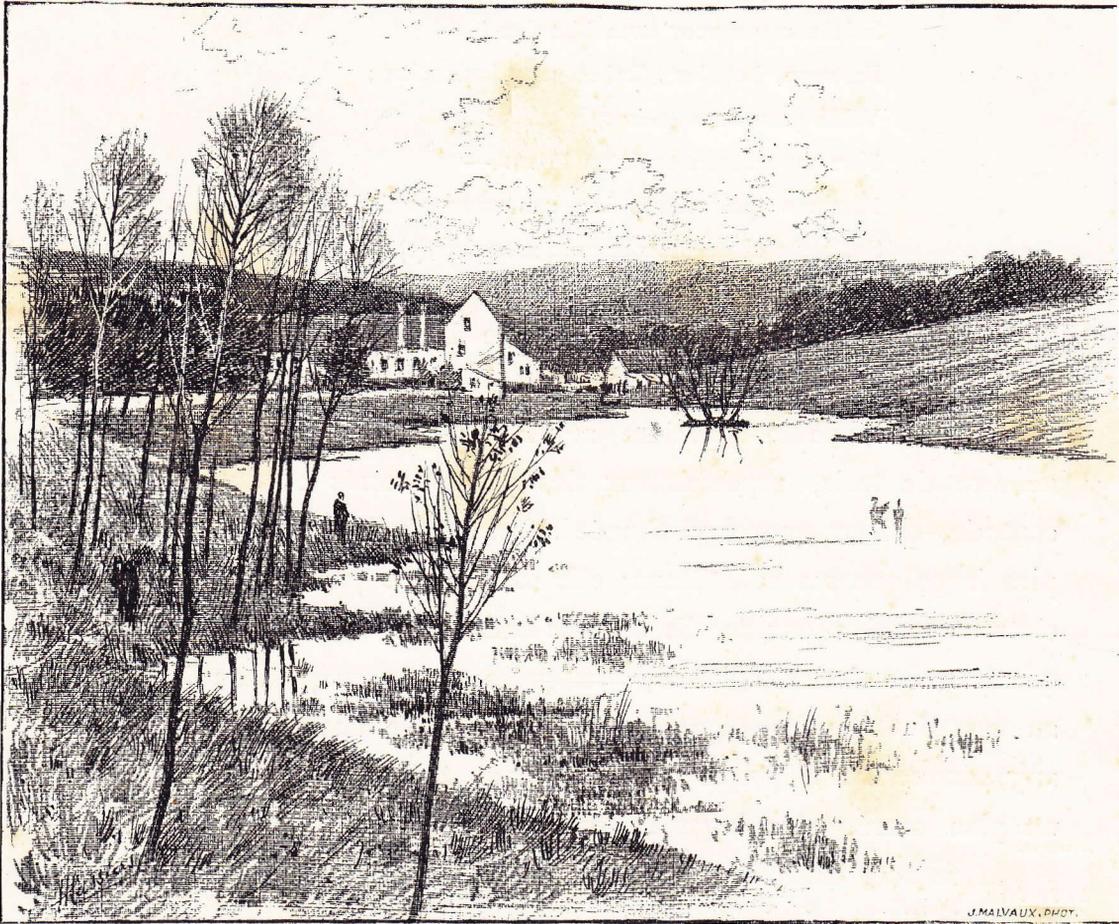
Le village de Watermael, près de Boitsfort, a une église intéressante qui date des dernières années de l'existence de la dynastie carolingienne, de la première moitié du XI^e siècle. « Les nefs, au nombre de trois, reposent sur des piliers carrés et trapus. La nef centrale, qui est encore plafonnée selon l'antique usage, est du double plus large que ses collatéraux; elle est éclairée par de petites fenêtres cintrées en abat-jour, tandis que ses collatéraux ne reçoivent la lumière que par des baies ogivales, pratiquées après coup dans la toiture, au centre de petits pignons triangulaires. Le chœur et le croisillon appartiennent à l'époque ogivale; quant à la tour, elle est bâtie sur un plan carré, plus large en bas qu'en haut, et elle fait avant-corps sur la façade, au milieu de laquelle elle s'élève (2). »

A la lisière de la forêt, vers Auderghem, nous trouvons un vallon

(1) Une procession va bientôt passer, car les paysannes de Boitsfort arrivent : — N'avez-vous pas besoin de mais? — Arrivez, cria la femme du cordonnier. Donnez-m'en pour deux blancs et pas plus; comptez-m'en douze — Quoi! doux Seigneur, des mais semblables pour deux blancs! mais non, j'ai à vous remercier; voulez-vous donner deux sous? Chacun doit vivre et laisser vivre. — Pas une épingle de plus : voilà sept deniers. Ça, déposez ça là et ne nous disputons pas.

(2) A. WAUTERS, *Histoire des environs de Bruxelles*.

dans lequel se découpe une trainée d'étangs, dont les eaux mélancoliques reflètent la forêt, qui forme un superbe fond de tableau. Un castel, aux façades claires, perche sur la côte, au milieu des arbres. De l'autre côté, des prairies sont traversées par la route de



Rouge-Cloître.

Bruxelles à Namur. Par places, les oseraies envahissent les étangs et cachent les eaux sous une sorte de pré mouvant qui se balance à la moindre brise.

Ce sont les étangs de Rouge-Cloître. Jadis, sur le promontoire où sont établis des bâtiments industriels, s'élevait le monastère

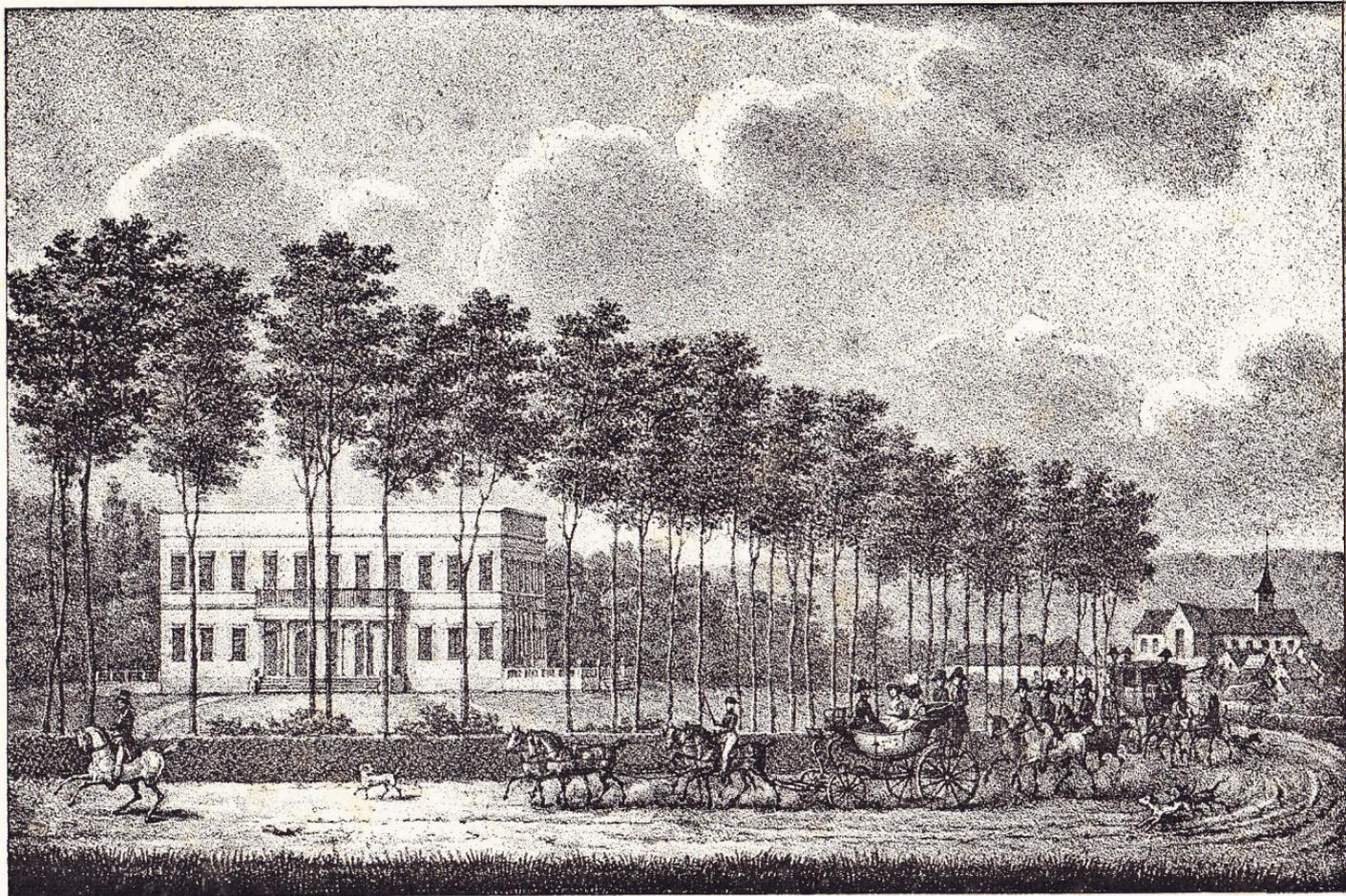
de Rouge-Cloître, ainsi nommé parce que l'on enduisit ses murs d'un ciment mêlé de débris de tuiles rouges, afin qu'ils résistassent à la pluie. Ce prieuré, malgré les ravages qu'y causèrent les guerres du xv^e et du xvi^e siècle, était très florissant et très réputé; il appartenait à l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Rubens peignit pour le maître-autel son *Martyre de saint Paul*, et de nombreuses œuvres d'art des premiers artistes ornaient l'église et le cloître. C'est là qu'était venu mourir, cherchant le calme pour son esprit troublé, le peintre gantois Hugo Vandergoes, élève des Van Eyck.

Le vallon de Rouge-Cloître est un des plus jolis sites des environs de Bruxelles.

De là, nous nous dirigeons vers Tervueren, où se trouve un domaine royal, aujourd'hui presque détruit par un incendie qui éclata il y a quelques années. C'est vers 1200 que le duc Henri I^{er} de Brabant, fit bâtir à Tervueren un château qui devint le séjour favori de nos souverains; le domaine fut agrandi et amélioré, notamment par l'archiduc Albert et par le prince Charles de Lorraine. L'empereur Joseph II ne partagea pas, semble-t-il, l'affection de ses prédécesseurs pour le château de Tervueren, car il le fit démolir complètement; et pour hâter la destruction des jardins, il y fit mettre des sangliers. En 1806, le gouvernement impérial y installa un haras.

En 1815, les États généraux décidèrent d'offrir le domaine de Tervueren au prince d'Orange, comme un témoignage public d'approbation et de reconnaissance « pour la défense opiniâtre de la position des Quatre-Bras et pour la part louable qu'il avait prise à l'immortelle bataille de Waterloo. » Le château récemment incendié, fut construit aux frais de l'État sur les plans de l'architecte Vanderstraeten; il n'offrait rien de remarquable, si ce n'est une frise de Rude, le célèbre sculpteur français.

Nous regagnons la lisière, en passant par la ferme de Ravenstein, ancienne demeure seigneuriale bâtie, croit-on, par Philippe de Clèves.



Pavillon du prince d'Orange, à Tervueren.

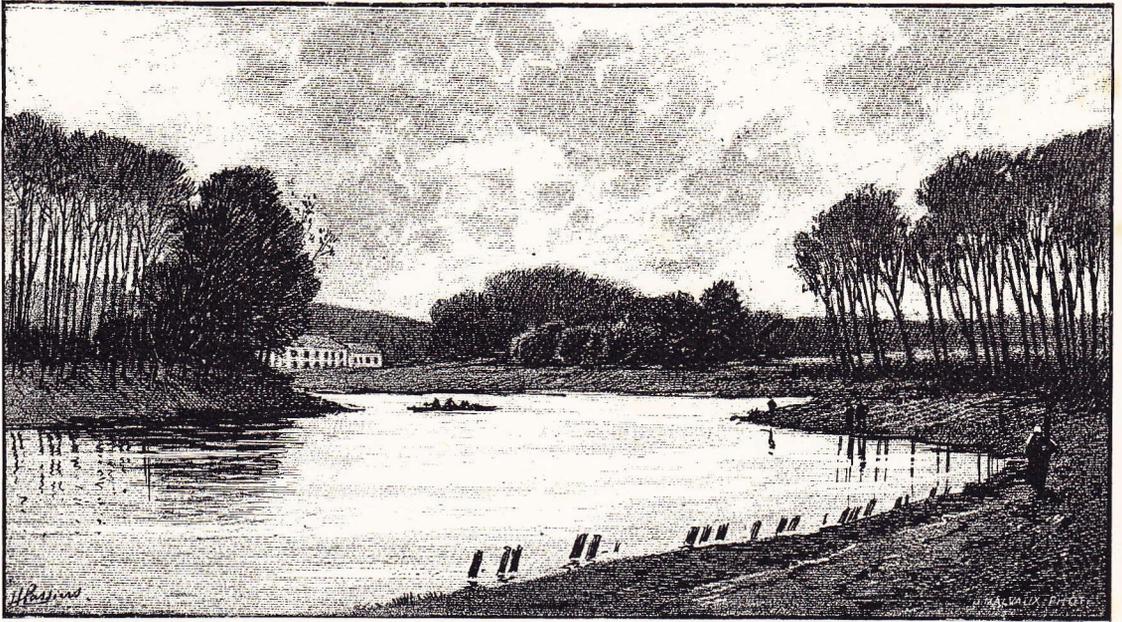
La partie qui se trouve entre la forêt et le village de Tervueren, a son caractère particulier. Le bois, d'un côté, les ondulations de la côte, de l'autre, lui donnent l'aspect d'un de ces doux paysages de Sambre-et-Meuse, où la haute Belgique commence à mouvementer son sol avec une délicatesse exquise, où les horizons se fondent dans des gris perlés et des dégradations progressives de teintes noyées. Vers le crépuscule, lorsque de tous côtés reviennent des champs les chariots attelés de bœufs, le joug au front, passant lentement par les chemins ridés d'ornières, c'est un spectacle curieux que l'aspect de ce paysage enveloppé dans un coin de forêt.

Plus au sud, nous avons une terre travaillée par les miracles; c'est une série de pèlerinages. « L'un des plus importants est celui de Notre-Dame-au-Bois. Une image de la Vierge et de l'enfant Jésus fixée au tronc d'un chêne en est l'origine. A la suite d'un miracle opéré en ce lieu, on bâtit une chapelle, où l'on eut soin de conserver intact le chêne miraculeux. De là le nom flamand de *Jesukes-eyk*. Il y a encore le pèlerinage de Couture-Saint-Germain, où l'on va baigner les enfants chétifs dans une fontaine miraculeuse; — le pèlerinage de Notre-Dame-de-Bonne-Odeur (*Onze-Lieve-Vrouw-Welriekende*), où les uns prétendent qu'on va se délivrer de la fièvre en attachant sa jarrettière aux barreaux de la chapelle; d'autres, que les jeunes filles vont y nouer leur jarrettière et prier la madone de leur donner un amoureux (1). »

Enfin, Groenendael nous montre les restes d'un ancien monastère — un restaurant y est établi actuellement — illustré par Jean Van Ruysbroeck, théologien et littérateur flamand. Supprimé par Joseph II, rétabli pendant la Révolution brabançonne, le couvent disparut définitivement sous la domination française. Des beaux étangs qui l'entouraient, il reste une grande mare, à allure romantique, qui

(1) *La Forêt de Soigne*, par G. VERHAEGEN. (*Revue de Belgique* 1873.)

borde le chemin vers Boitsfort. Peu fréquentées pendant la semaine, ces solitudes charmantes se peuplent le dimanche de promeneurs; les appels et les rires, les jeux et les cris d'enfants éveillent les échos qui répercutaient jadis les tintements des cloches de l'abbaye; et le tilleul sous lequel Van Ruysbroeck méditait les mystiques considérations sur *Dat Geloef en het Spiegel der saligheid*, entend à présent le



Étang de Groenendael.

détail du menu que débite, avec des airs de Fontanarose, un garçon à l'instar de Bruxelles.

Près du château, se trouve, coupée dans la forêt, une exploitation rurale, la *Ferme*; le coup d'œil est, croyons-nous, unique dans le bois. Les champs, d'une vaste étendue, sont entourés de toutes parts du mur sombre des profondes futaies. Le silence n'est troublé que par les trains qui passent sur la ligne qu'un renflement de terrain nous cache. Lorsqu'on suit les chemins à peine tracés dans cette partie, il est impossible de ne pas se croire transporté au temps des

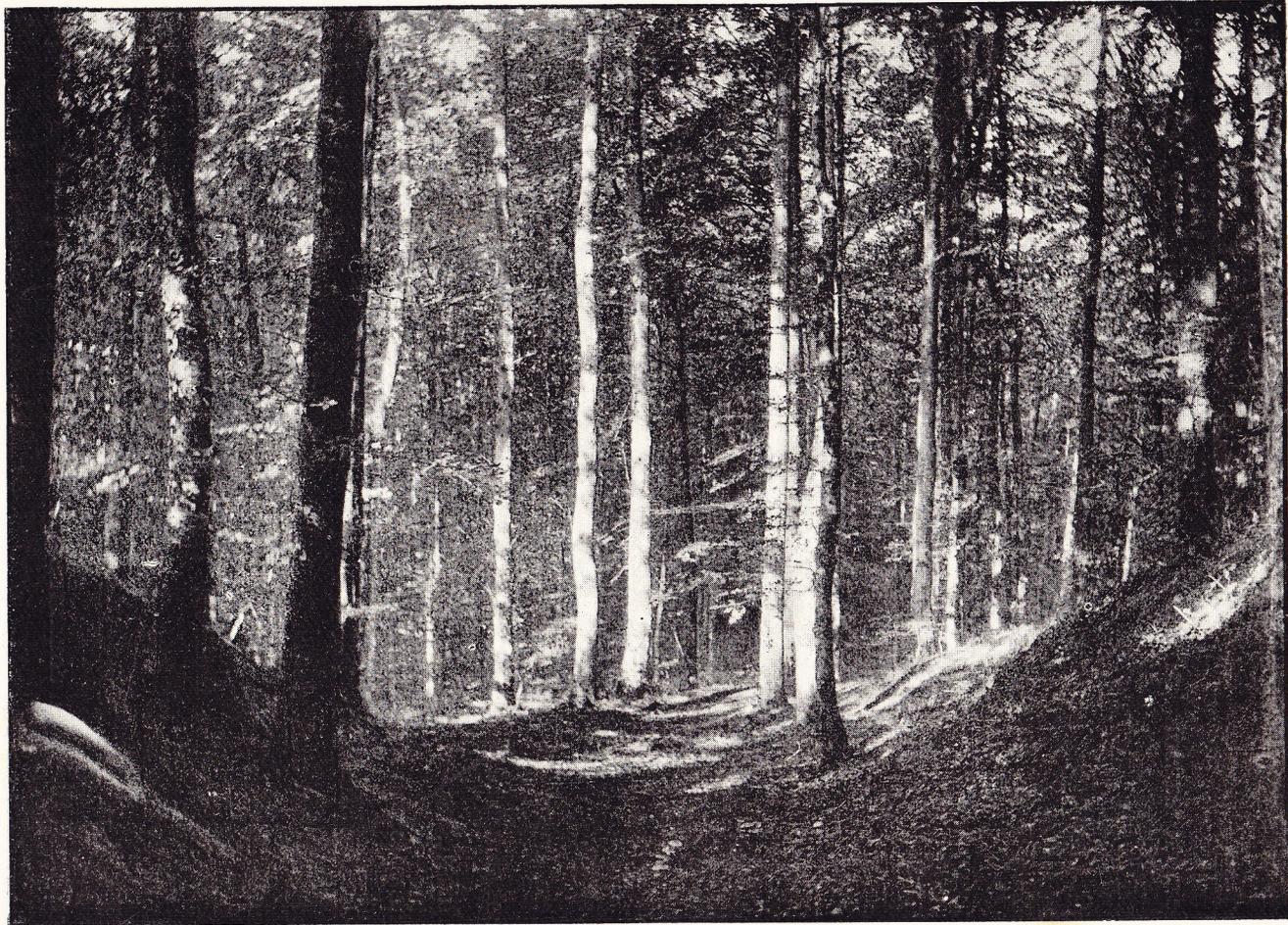
premiers cultivateurs, qui après avoir abattu une partie de forêt, quittaient la cognée, faisaient passer la charrue sur ce sol conquis, et dans leur solitude, ne pouvant compter que sur eux-mêmes pour se défendre et des brigandages et des bêtes malfaisantes, sillonnaient péniblement le sol qui devait produire leur nourriture. Ce paysan, qui excite ses chevaux et fume sa pipe, dissipe le rêve; mais celui-ci reprend bien vite son empire, tant ce lambeau de terre nue, enceint d'un horizon de forêt, est caractéristique et impressionnant.

§ 2. — SOUS BOIS

La forêt! Que d'attraction dans ce mot, que de charme dans la chose; c'est la solitude peuplée de tous ces arbres, compagnons de route, protecteurs qui donnent l'ombre et encouragent le passant de leur voix, ce bruissement des cimes qui donne l'illusion du voisinage de la mer.

Les essences dominantes dans la forêt sont les hêtres, qui dressent leurs troncs droits et lisses comme des colonnes et croisent leurs branches en ogive au-dessus des chemins, et les chênes, plus irréguliers et moins uniformes. Des plantations de conifères ont été faites dans différentes parties.

Les belles nefs de cathédrale que ces sentiers bordés de colonnades de hêtres aux fûts verts frottés d'argent et sur lesquels se courbe la voûte des feuilles! Les chênes plus tassés, avec des renflements qui semblent des échelons de croissance, sont au second plan. De-ci, de-là, disséminés, poussent d'un jet les grands cierges des mélèzes, dont la couronne est allée chercher la lumière et la vie au-dessus de la cime des futaies plus anciennes. Le sol, rougi par les feuilles mortes, dont chaque année superpose aux autres un lit nouveau, se diapre du vert des feuilles fraîchement tombées, du jaune



Sous bois.

clair des folioles mourantes, du rouge chaud des jonchées d'automne. Les aiguilles des sapins, des pins et des mélèzes mettent sur ce tapis leur poussière légère et leur rouille grisâtre.

La forêt de Soigne fut un domaine national jusqu'en 1815; les princes y chassaient et étaient fort jaloux de leurs droits. Les services de la vénerie ducale étaient établis à Boitsfort. Quant au gibier, M. Verhaegen, dans son intéressante étude sur la forêt de Soigne, nous donne quelques détails à ce sujet :

« Le cerf, roi des forêts, s'est trouvé en abondance dans la forêt de Soigne jusqu'à la Révolution française. Après les grandes chasses décrites dans les toiles du prince Charles de Lorraine et des archiducs Albert de Saxe et Marie-Christine, les derniers cerfs tombèrent sous la balle des braconniers. On voit encore, à Boitsfort, dans la grande salle de la Maison des chasseurs (à la *Maison Haute*), un superbe bois de cerf dix-cors que quelques-uns prétendent provenir du dernier cerf tué par le prince Charles de Lorraine en juin 1780, quelques jours avant sa mort.

» Le chevreuil disparut également pendant la période révolutionnaire. Après 1815, le prince d'Orange repeupla la forêt de Soigne de chevreuils et de faisans, mais bientôt après, les chasses du comte du Val de Beaulieu dans la forêt devenue propriété privée, et une seconde révolution en 1830, suffirent pour les exterminer jusqu'au dernier. Lorsque la chasse de la forêt retourna à la couronne, la vénerie de la cour, par les soins du comte de Flandre, lâcha de nouveau quelques chevreuils dans la forêt de Soigne, et aujourd'hui elle abonde de ce gibier royal comme au temps des chasses brillantes du siècle dernier. »

Les sangliers subsistèrent en assez grande quantité jusqu'au commencement de ce siècle.

Sous le régime hollandais, le roi Guillaume vendit la forêt à la *Société générale pour favoriser l'industrie nationale*; celle-ci, que les consi-

dérations artistiques touchaient peu, y traça des routes — ce qui était un bien, — mais défricha et vendit d'énormes parties de la forêt qui revint au gouvernement, en 1834, entamée de toutes parts, abimée par ces « marchands de bois » qui avaient dépecé l'antique *Sylva Sonia* comme un lopin de terre.

« De tous les ravages qu'ont subis les environs de la capitale — s'écriait avec raison Victor Jolly, — il n'en est pas de plus regrettable à nos yeux que celui qui s'est accompli de nos jours par l'effroyable mutilation de l'antique forêt de Soigne. Les moines des anciens âges, tout en portant la hache dans le flanc de ces grands bois, dont ils avaient trouvé la contrée couverte, en avaient du moins ménagé le cœur. » Les 16,500 arpents de l'ancienne forêt ducal revinrent, en 1834, réduits à 4,500 hectares. Depuis, le gouvernement a encore fait d'énormes coupes à la lisière et peu à peu la forêt, érodée, s'amincit; des triangles dénudés entament ses bords comme des coins qui pénètrent dans la pièce de bois. Rien de triste comme ces coupes : des troncs sur lesquels poussent encore des ramilles sortent de terre comme des mausolées; des branches brisées, des éclats de bois gisent de tous les côtés; au bord de trous creusés pour le débit sur place, gisent des tas de sciure rouge, comme si c'étaient des caillots de sang de la forêt blessée. Les germes qui dormaient dans la terre, à l'ombre des bois, et que l'absence de lumière condamnait à l'inaction, prennent leur revanche : fleurs et graminées, c'est une poussée générale, une levée intense qui couvre bientôt d'un fouillis épais la place profanée. On dirait une révolution où les petits se vengent d'un trop long effacement : les grands sont abattus, place au soleil ! Et c'est une bousculade de végétation, une expansion qui semble rappeler les exubérances de la flore antédiluvienne.

M. Wauters a trouvé dans un document officiel datant de l'occupation française, un exposé de la méthode employée sous l'ancien régime pour l'administration de la forêt :

« L'élagage se faisait à trois époques différentes de la révolution des coupes de cent ans. A l'âge de quinze à vingt ans, on émondait les jeunes arbres de leurs branches inutiles ou qui prennent une fausse direction. On repeuplait les espaces vides avec de jeunes plants trop serrés ailleurs. On doit remarquer que la nature du sol de la forêt de Soigne, qui se couvre de broussailles dans les premières années, ce qui empêche les semis et recrues de profiter, nécessite l'opération du repeuplement. Le deuxième élagage se faisait environ vingt ans après le premier. On ébranchait de même les arbres, on rajeunissait leur cime, on éclaircissait les parties trop épaisses, on abattait les arbres malvenants, ceux que le vent avait brisés, etc. La troisième opération, qui avait lieu vingt-cinq ans après la deuxième, consistait à couper les fourches, les branches cassantes, courbées, défectueuses, surabondantes. C'est par de semblables procédés que l'ancienne administration forestière de ce pays était parvenue à élever la plus belle forêt qu'il y eût en Europe, sous le rapport du produit et de la beauté des arbres. »



ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE
 DES
 PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

LA FORCE

LES ENVIRONS
 DE
 BRUXELLES
 PAR
 A. MABILLE



J. LEBÈGUE & C.^{ie} ÉDITEURS
 BRUXELLES



COLLECTION NATIONALE



LES ENVIRONS
DE BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

COMPOSITIONS INÉDITES DE HENRY CASSIERS ET ALFRED RONNER
ET PLUSIEURS VUES PHOTOGRAPHIQUES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

TABLE DES MATIÈRES

I.	— Un Mot d'introduction	9
II.	— Au Temps passé	15
III.	— Les Faubourgs	22
IV.	— Les Faubourgs (<i>suite</i>)	36
V.	— La Zuene	51
VI.	— La Pede et la route vers Ninove	62
VII.	— La Route vers Gand et le Pays d'Assche.	69
VIII.	— Le Canal de Willebroeck	79
IX.	— La Woluwe et les environs de Perck.	89
X.	— Uccle et la villégiature	101
XI.	— Linkebeek, Alseberg et Rhode-Saint- Genèse	105
XII.	— La Valiée de l'Isque.	111
XIII.	— Soigne : § 1. — Sur la lisière	114
	§ 2. — Sous bois.	123
XIV.	— Waterloo	128